

Beckett (Samuel)  
Bacon (Francis)  
Figurations

Publié :

« Samuel Beckett et Francis Bacon », *Spirale*, 94, février 1990, p. 9.

### **Samuel Beckett & Francis Bacon**

Un texte de Samuel Beckett est récité en voix off : une jeune femme dans un atelier contemple un toile avec au centre une grande trace de peinture noire laissée par un pinceau déplacé de haut en bas. Il s'agit d'un vidéo récent, *La voix du silence*, qui utilise des passages de *Textes pour rien* (1950) : « C'est là où j'irais si je pouvais aller ». C'est la peinture comme issue, et pas seulement ce qui décrit la coercition très spécifique qui lie l'homme à ce qu'il est. Dans la recherche d'une issue, on est reconduit à Beckett comme « voix » derrière le silence, on est reconduit au personnage beckettien qui ne cesse déchapper à lui-même, crucifié par les coordonnées spatio-temporelles. Ce personnage on essaye de l'imaginer autrement que bouche blafarde dans la nuit (comme dans *Pas Moi* — ce qui nous renvoie nécessairement à la peinture). En effet les personnages de Beckett, en dérive constante à travers des champs visuels aux contours mal définis, ont un aspect « pictural », comme le dit Billie Whitelaw, qui a beaucoup joué Beckett : « il écrit des peintures ». Beckett, dès son essai sur Proust, parle de la « multiplicité picturale d'Albertine » comme effet de l'agitation profonde du personnage et du spectateur : « l'observateur contamine l'observé de sa propre mobilité ». La peinture serait cette contamination incessante, la dissolution de l'identité dans le mouvement (qui n'est pas seulement le déplacement de l'observateur mais aussi la translation de l'objet comme surgissement et fuite).

Le rapprochement entre l'écrivain Samuel Beckett et le peintre Francis Bacon va au delà de leur naissance à Dublin (Bacon est plus jeune de trois ans) et de l'évocation de bouches béantes. Le temps opère un rapprochement : dès 1960, dans son ouvrage *Le Moi divisé*, le psychiatre R.D.Laing signale une même « anxiété ontologique » chez Beckett et Bacon, qui manifeste au plus haut point le caractère profondément schizophrène du XXe siècle occidental. Ce qui s'est fissuré c'est le cogito-centrisme dont le coup de force cartésien a produit le moment culminant : la peinture de Bacon représente cette violence telle que la figure humaine en sera irrémédiablement excentrée. La peinture de Bacon s'empare d'une fiction pour la déconstruire - ou l'accélérer, alors que la peinture des Van Velde serait la mise en jeu - impossible - du changement lui-même : « Existe-t-il quelque chose, en dehors du changement, qui se laisse représenter ? »

**Puissance du communiquer**

Les technologies de la captation et de la transmission des images se déploient dans un espace qui n'est plus paramétré par la physique de Newton. Les points de vue, démultipliés et toujours transformés, imposent une décomposition de l'objet au seuil de son évidence matérielle. Les figures de Bacon évoquent cette transformation de l'espace physique. C'est ainsi qu'un tableau de Bacon, *Étude sur le corps humain* (1949), apparaît à plusieurs reprises dans *Puissance de la parole*, un film vidéo réalisé par Jean-Luc Godard pour le compte de France Telecom. Ce groupe de télécommunication, désireux de s'adapter au changement, s'est posé les questions suivantes : « Qui sommes-nous? Où allons-nous? Qu'avons-nous à transmettre ? » Godard a sans doute été sensible aux accents beckettien de cette interrogation, cependant c'est dans les *Nouvelles histoires extraordinaires* de Edgar A.Poe qu'il trouvera le chaos où faire commencer la communication entre les êtres. Poe évoque une puissance infinie, une vibration qui s'étend « indéfiniment, jusqu'à tant qu'elle se fût communiquée à chaque molécule de l'atmosphère terrestre ». Godard s'efforce à rendre sensible cette expérience du « vivre tout l'espace en même temps ». Le personnage peint par Bacon semble entrer dans cette vibration simultanée à toutes les parties du monde. Comme si la peinture pouvait devenir le lieu même de cette vibration, comme lorsque Beckett dit de la peinture des Van Velde : « On dirait l'insurrection des molécules, l'intérieur d'une pierre un millième de seconde avant qu'elle ne se désagrège. »

On ne voit pas ce que viendrait faire Beckett, un auteur pour qui l'effacement du sujet en littérature équivaut à la rupture des lignes de communication, dans un vidéo de commande sur les télécommunications. On ne voit pas davantage ce que pourrait y faire la peinture de Bacon, avec ses personnages enfermés dans leur désastre. Et pourtant un tableau de Bacon apparaît à plusieurs reprises, l'interrogation est beckettienne. Ce vidéo approfondit la recherche d'une issue, exprime l'engouement de notre époque la plus récente pour les questions spirituelles : le retour de la métaphysique en philosophie, le retour de la figure en peinture. Dans un dialogue passionnel par téléphone, la perte de communication entre les êtres devient un événement planétaire, un déferlement hallucinant de nuages, un jaillissement de laves incandescentes. En effet, le premier mot lancé au téléphone, « Allô », rejoint simultanément toutes les parties du globe dans un réseau symphonique et grandiose, depuis les satellites au delà des nuages jusqu'aux terminaisons nerveuses de notre espace de parole. Et, contre toute attente, c'est de la synchronicité qu'apparaît la possibilité du changement. Dans *Étude sur le corps humain*, un homme de dos entre dans un ciel opaque et plissé comme un rideau. Quelqu'un, dans *Textes pour rien* de Beckett, envisage que les choses s'arrangent pour lui : « j'ai presque l'air restitué au faisable. ». Quelqu'un, dans la peinture de Francis Bacon, se trouve irrémédiablement exclu du communicable — parce qu'il entre dans l'immédiateté où toutes choses se communiquent et se transforment, quelqu'un que Bacon, lorsqu'il est filmé, ne veut pas trahir par le commentaire.

Jean Luc Godard, *Puissance de la parole*, France, 1988, vidéo, 27 min.

Sanja Ivekovic, *La voix du silence*, Yougoslavie, 1989, vidéo, 19 min.

David Hinton, Francis Bacon, Grande-Bretagne, 1985, vidéo, 55 min. Samuel Beckett, Le monde et le pantalon, Minuit